

Bisexualité psychique et identité. Symphonie ou cacophonie*

marie-claude argant-le clair

Depuis l'antiquité, les hommes s'intéressent à l'origine des pulsions sexuelles, à l'importance de la différence des sexes, à la bisexualité, comme en fait foi le mythe d'Aristophane. Pour clarifier cette notion complexe de bisexualité diverses expressions émaillent le concept telles : identité, identité sexuelle nucléaire, de genre, de rôle... Des événements de la vie courante peuvent ébranler momentanément l'identité masculine de certains hommes, mettant en relief la difficile intégration en dedans de soi du masculin et du féminin. Cet article montre les failles de l'intégration bisexuelle à travers le discours spontané d'un homme à l'aube de sa paternité, offrant au grand jour son désir de la toute-puissance féminine à mettre au monde et sa douloureuse acceptation de son incomplétude bisexuelle. Reconnaître les limites de chaque genre ne signifie pas accepter l'idée d'en être à jamais exclu, s'en convaincre n'équivaut pas à renoncer à ses fantasmes autour des fonctions féminines inaccessibles à jamais à l'homme...

Pour témoigner de la bisexualité psychique ou pour tenter de clarifier cette notion complexe et ambiguë qui anime encore les passions et stimule l'esprit, différents termes, voire diverses locutions ou expressions émaillent le concept : identité, identité sexuée, identité sexuelle, identité de genre, identité de rôle, identité sexuelle nucléaire, noyau de l'identité de genre sont autant de mots clefs à l'honneur. Depuis l'antiquité, les hommes s'intéressent à l'origine des pulsions sexuelles, à l'importance de la différence des sexes, à la bisexualité, comme en fait foi le mythe d'Aristophane auquel Freud fait directement référence dans « Au-delà du principe de plaisir », dans « Abrégé de psychanalyse » ou encore dans les « Trois essais sur la théorie de la sexualité » lorsqu'il mentionne cette « légende pleine de poésie selon laquelle l'être humain fut divisé en deux moitiés – l'homme et la femme – qui tendent depuis à s'unir par l'amour... » (Freud, 1924, 18). Ne renvoie-t-il pas également à l'esprit ce mythe platonicien en postulant que tous les humains « possèdent à la fois des traits masculins et féminins... », rendant incertain « le contenu des constructions théoriques de la masculinité pure et de la féminité pure? » (Freud, 1923, 132). Cette notion de bisexualité hantera toute sa vie le père de la psychanalyse dès la genèse de ce thème, qui sera l'alpha et l'oméga de son amitié passionnelle et houleuse avec Fliess, soldée après 15 ans par une rupture. Mais, depuis la croyance dans un enracinement mythique ou biologique, bien des auteurs auront apporté des modifications

* Ce texte est la version remaniée d'une conférence donnée dans le cadre du colloque APPQ sur « La bisexualité psychique », Montréal, 1997.

et des précisions à ce concept. Sans doute faut-il avec David reconnaître, qu'encore aujourd'hui, ce regain d'intérêt des psychanalystes pour le sujet n'est pas sans lien avec les bouleversements socioculturels actuels qui compromettent « l'équilibre dialectique du masculin et du féminin » (David, 1975, 278) en remettant en cause les statuts des femmes, du couple, de la famille, des homosexuels...

Pour ma part, c'est à travers le discours révélateur d'hommes, à l'aube de leur paternité, que je me suis intéressée à la bisexualité psychique, dans son rapport à l'identité sexuelle. Parfois, des effets psychopathologiques : homosexualité, travestisme, transsexualisme permettent de délimiter ou de décrire les contours de la bisexualité, ils aident à montrer « l'échec de la psychisation du féminin et de son intégration harmonieuse » (Bokanowski, 1993, 1588). Pour Bokanowski (1993), certains contours de la bisexualité ne peuvent être abordés, chez l'homme en particulier, « qu'à partir des ratages, des apories ou des empêchements de l'intégration harmonieuse de sa bisexualité... » Mais, hors des murs, de la clinique, comme en fera foi mon propos, des événements comme la mise au monde et l'allaitement maternel supportent aussi le dévoilement des failles de l'intégration bisexuelle, mettant au grand jour le difficile équilibre en dedans de soi de la part féminine et masculine, en dépit de toute conviction d'appartenir à un sexe. Trop plein ou refus du féminin? Vacillement transitoire de l'identité? Homosexualité latente? Les questions restent ouvertes impliquant la genèse de la bisexualité.

Le sentiment d'appartenir au sexe masculin ou au sexe féminin s'acquiert très jeune, avant la deuxième année de vie, il précède le stade phallique œdipien ou la reconnaissance de la différence des sexes et une fois acquis, il est immuable, inébranlable, incontournable, irréversible (Kreiser, 1973; Stoller, 1973; David, 1975; Clerk, 1982; Fast, 1984). Il est « ...tout autant le fait de la « normalité » sociale que de l'aliénation sexuelle extrême : le transsexualisme » (Green 1975, 909). Dans un texte inédit présenté à la Société psychanalytique de Montréal, Gabrielle Clerk (1982) mentionne que la bisexualité psychique, résultat de l'identification aux deux parents, « s'inscrit dans le registre de l'identité de genre tout en étant tributaire de l'identité sexuelle nucléaire » (Clerk 1982, 16). Son origine, explique Clerk, ne s'enracine pas uniquement dans le biologique qui fait référence à la virilité ou à la femellité. Elle renvoie plutôt à la masculinité et à la féminité qui sont la résultante « d'organisations psychiques » imprégnées des vicissitudes des relations avec les deux parents, tant au niveau réel que sur le plan fantasmatique. Pour Green (1975) ou pour Bokanowski (1993), les différences entre les deux sexes se creusent sans cesse avant comme après l'œdipe qui « organise la bisexualité par rapport au couple parental et... à la bisexualité de chacun des deux partenaires du couple parental » (Green, 1975, 912). Dans la lignée de David, Stoller et d'autres auteurs, Clerk fait une distinction nette entre l'identité sexuelle nucléaire et l'identité de genre. La première se rapporte au sentiment profond d'être mâle ou femelle, indépendamment du sexe biologique réel qui demeure, toutefois, un support non négligeable pour les parents qui initient cette conviction. Le fantasme parental, maternel en particulier, joue à cet effet un rôle primordial puissant dans

« l'établissement de la monosexualité individuelle » (Green 1973, 253), ouvrant la voie à toutes sortes d'éventualités comme le rejet du sexe biologique ou encore la survalorisation de l'autre sexe. Cette empreinte psychique est, selon Green, « soumise à l'influence d'un parent, lui même pris dans un conflit relatif à la bisexualité psychique » (Green 1973, 253).

Contrairement à l'identité nucléaire, la seconde identité précise Clerk (1982), l'identité de genre, procède de la masculinité et de la féminité où s'imbriquent les rôles sexuels étroitement liés à la culture et l'environnement. « Les codes culturels, l'idéologie, influencent inévitablement le destin sexuel par la valorisation ou la dévalorisation, par les parents, de la bisexualité de l'enfant où jouent leur rôle les conceptions collectives attachées au masculin et au féminin » (Green 1973, 256). Cette identité de genre n'est pas inébranlable, ce qui fait dire à Fast (1984) qu'elle n'est jamais définitivement acquise et dans des circonstances particulières, comme la mise au monde, elle est parfois rudement mise à l'épreuve. À ce stade, il paraît intéressant de résumer la pensée de Fast.

En remettant en question la conception phallogénique de Freud éclairant le développement psychosexuel à partir de l'unique lanterne de la reconnaissance biologique des sexes, Fast voit la bisexualité psychique comme un produit du développement qui naît selon un processus similaire chez les filles et les garçons. Durant la période préœdipienne, le garçon graduellement prend conscience de la signification de la différence des sexes en notant, à partir des représentations de soi ou des identifications, les spécificités et attributs de la femme en tant que prérogatives du genre féminin, ne pouvant appartenir au genre masculin. Le garçon construit sa masculinité à partir de son corps masculin, et la féminité, centrée depuis le corps de fille et non plus sur base unique de la présence ou de l'absence d'un valeureux pénis, est attribuée aux membres de l'autre sexe. La féminité de la fille n'est accessible au garçon qu'à travers des relations, elle n'est ni une partie de lui ni en sa possession. Masculinité et féminité sont élaborées comme catégories complémentaires distinctes, mais en relation l'une avec l'autre, et possédant chacune leurs propres valeurs. Le garçon commence à préparer ses notions de relations complémentaires dans ses transactions avec sa mère comme prototype de l'autre sexe. Pour la fille comme pour le garçon, la réalisation narcissique de la masculinité ou de la féminité à l'intérieur de soi s'élabore à travers les échanges dans les relations d'objet. Dès lors, dans la pensée de Fast, être une fille ne signifie pas, comme dans la théorie freudienne, être castrée, mais posséder des attributs et capacités inaccessibles au garçon. De même, l'identification du garçon à son père et à ses valeurs, loin d'être une capitulation face à la menace de castration, fait partie du processus de différenciation des genres dans lequel la relation à la mère est aussi comprise. Père et mère sont nouvellement définis en terme de genre. L'enfant établit, de la sorte, dans la complexité de ce processus relié à son corps et à ses relations interpersonnelles, sa propre édification de la masculinité et de la féminité.

Pour la théorie de la différenciation des genres, la connaissance des parties génitales est objectivement reliée au sexe spécifique, mais la définition subjective des

organes génitaux, ou le sentiment d'appartenir au sexe masculin ou féminin est appris. Ainsi pour Fast, l'appartenance à un sexe (mâle ou femelle) est bien établie avant le processus de différenciation, sans que pour autant l'enfant ne catégorise encore son sexe en terme de genre et ne reconnaisse les limites qu'il lui impose. Pour Freud au contraire, si la reconnaissance des sexes est objectivement reliée au sexe biologique, il accorde une importance capitale à la découverte de la différence des sexes centrée sur le sexe mâle, point d'ancrage de la sexualité masculine et féminine.

En résumé, Fast ne met pas en cause les fantaisies, images et fantasmes inconscients qui participent à l'élaboration de l'identité. Elle se singularise par rapport à la théorie de Freud en reconsidérant le processus de différenciation des sexes par les filles et les garçons dans l'édification de leur identité de genre. Elle préconise que la reconnaissance de la différence des sexes entraîne chez le garçon la découverte des limites imposées par son sexe, de son expérience en terme de genre, l'élaboration de son identité masculine centrée sur son corps de mâle, le renoncement à la féminité ou à la femellité comme possibilités pour lui-même et la reconnaissance que celle-ci appartient en propre à l'autre sexe. Une démarche similaire se fait pour la fille. Graduellement fille et garçon, nonobstant les fantaisies d'une complétude bisexuelle, reconnaissent que seulement un genre est le leur, le seul approprié à la structure de leur corps, l'autre étant le privilège de la personne de l'autre sexe. Père et mère partageant certaines caractéristiques communes, l'enfant apprend comment les attributs particuliers peuvent apparaître dans le contexte de la masculinité et de la féminité. Ainsi, dans l'optique de Fast, la bisexualité psychique est établie suivant un mécanisme identique pour les individus des deux sexes, ce qui sous-tend que les composantes masculine et féminine sont développées concurremment et non par superposition, comme le veut la théorie freudienne classique. Dans la pensée de Fast (1984), la réalisation narcissique de la masculinité et de la féminité en dedans de soi s'élabore à travers les échanges dans les relations d'objet, pour les individus des deux sexes. Dans ses transactions avec sa mère comme prototype de l'autre sexe, le garçon commence à préparer ses notions de relations complémentaires.

Dans cette perspective, il est aisé de réaliser que l'envie du pénis chez la fille, « n'est pas envie de ce morceau de chair mais de ce qui est fantasmé des pouvoirs qu'il confère et qui lui sont conférés par le désir parental » (Green 1973, 260). Ce qui est essentiellement convoité ce sont « les plaisirs étrangers mais pressentis », les fonctions et modes relationnels privilégiés (Clerk 1982). Du reste, « ce qui se représente dans la bisexualité ce n'est pas le sexe de l'autre mais l'idée que l'on se fait du sexe de l'autre du point de vue de son propre sexe et de ce que ce propre sexe lit dans le regard que le sexe de l'autre porte sur lui » (Green, 1975, 912). De l'aveu de Green le lien commun aux deux sexes est, à l'âge adulte, une rupture de la symétrie de la bisexualité qui donne lieu au « refus de la féminité » (Green 1975, 911). Cette féminité, dit-il, est à ne pas confondre avec le féminin sexuel car le rejet est celui de la passivation et de la dépendance induites par les échanges avec la mère. Dans cette répudiation liée à l'évolution sexuelle qui se poursuit à l'âge

adulte, il s'agit de « quelque chose qui vient de la femme ou qui est liée à elle et qui passivise entraînant un refus actif dans les deux sexes » (Green 1975, 913). Ce refus a des « conséquences différentes dans les deux sexes puisqu'il affecte l'homme dans le sexe qu'il n'a pas et la femme dans le sexe qu'elle a. » (Green 1975, 911; Bokanowski 1993, 1588). Aussi, la double identité masculine-féminine au cœur de la bisexualité, demeure « asymétrique » car la nature du féminin chez l'homme n'est pas la même que chez la femme, de même que la nature du masculin chez la femme diffère de celle de l'homme (Green 1975; Bokanowski 1993). Ce rejet de l'action passivisante de la mère protège d'une refusion avec la mère qui constitue une « menace pour l'individuation » (Green 1990, 186).

Dès lors, dans les deux sexes, la mise en place équilibrée du masculin et du féminin en dedans de soi permet d'accéder à une symphonie intérieure où l'harmonisation bisexuelle est empreinte des particularités de chacun sans trop de dissonance. Toutefois, l'orchestration de cette symphonie enregistre parfois des failles pouvant créer une dysharmonie, sinon une véritable cacophonie interne. En effet, comme l'illustrent bien des moments clefs de l'existence, accepter une fois pour toutes, de n'appartenir qu'à un et un seul genre est une tâche fort difficile. Dans cette optique, la participation de l'homme à l'accouchement ou l'allaitement du bébé par la mère ébranlent certains conjoints dans leur identité masculine en rallumant la flamme du désir de la complétude bisexuelle, que l'acquisition de l'identité nucléaire ne suffit pas à éteindre ni même à maîtriser.

Les paroles qui émaillent le discours de Daniel, dont il sera question plus avant, témoignent de cette fragilité de l'identité masculine. En effet, à travers ce cheminement particulièrement douloureux, l'obligeant à renoncer pour lui-même aux spécificités, privilèges, attributs et fonctions strictement féminines, la perception des limites de son sexe, qu'éveillent la mise au monde et l'allaitement du bébé, le fait complètement vaciller.

D'entrée de jeu, j'aimerais préciser, qu'avec une oreille de clinicienne, j'ai longuement écouté le discours de cet homme et recueilli ses commentaires dont je rapporterai des extraits pour illustrer mon propos. Je dois noter ici que Daniel accepte de plein gré l'invitation à venir me parler à cœur ouvert de son expérience de nouveau père, dans le cadre d'une recherche portant sur la paternité. Il profite de cette occasion qui lui est offerte d'avoir sans frais et qui plus est dans son salon, une chercheur-psychologue à qui il peut tout dire hors des murs d'une clinique, que du reste il n'aurait point recherché. J'étais là pour lui, pour écouter attentivement ses confidences sans le juger, pour prêter l'oreille à ses plaintes amères. Dans l'atmosphère calme de sa maison, assuré que je n'y reviendrai plus, il me confie les secrets de son vécu douloureux d'homme, en mal d'enfant. Il devine bien, sans jamais l'avouer, que son entourage ne saurait lui offrir cette oreille bienveillante qu'il n'a pas demandée mais dont il avait grandement besoin à ce tournant de son existence. Son verbe est d'autant plus aisé qu'il est convaincu de ne plus jamais de sa vie me revoir. Bien sûr il s'agit de la réalité psychique d'un individu exprimant sur le vif son vécu affectif dans l'élaboration de sa nouvelle identité de père,

dévoilant ainsi son inconscient, mais surtout les aléas du devenir parent. Ma démarche s'inscrit davantage dans la perspective de Chiland puisque à travers le verbe et les émotions de cet homme, se dessine aussi ce qu'il imagine de l'inconscient de ses propres géniteurs qui infiltre, à son insu, ce passage délicat de l'homme-mari à l'homme-père avec ses aléas, ses réussites et ses échecs. Une traversée qui n'est pas anodine puisqu'elle ébranle, comme nous le verrons, l'identité masculine du sujet.

Histoire de Daniel

Québécois de souche, technicien dans un domaine scientifique, Daniel âgé de 26 ans, benjamin d'une famille de cinq enfants (2 filles et 3 garçons), épouse une professionnelle de la santé de 4 ans son aînée. Sa mère, qui espérait une fille, l'aurait, malgré tout, préféré aux autres et lui répéterait souvent qu'elle l'aime. Il la dépeint douce, aimante, conciliante, assumant toutes les tâches de la maison, y compris celle de veiller au calme et au silence autour du père, une loi familiale constante. Daniel décrit son père comme un être froid, autoritaire et strict, qui pourvoit au bien-être matériel des siens, en demeurant absent de l'éducation, sauf pour faire taire toute la famille dès qu'il revient de son travail. Quoiqu'il s'entende avec son père, Daniel avoue préférer sa mère, ayant vécu vingt-cinq ans dans son giron. N'empêche que le couple parental demeure pour lui un modèle idéal.

Désireux de fonder une famille similaire à la sienne, Daniel ne résiste pas longtemps au vœu de grossesse de sa femme et consent à devenir père. Il souhaite avoir un fils, car « une fille risque de se faire violer un jour », pensée qui l'effraie. Dommage, le sort en décidera autrement et il devra se contenter d'une fille. Lors de notre rencontre, ce bébé âgé de 2 mois est nourri au sein, ce qui, en sus de l'accouchement, suscite chez cet homme d'intenses remous intérieurs.

Une jouissance féminine enviable

De prime abord Daniel, un peu méfiant, a l'air effarouché, mais dans son cadre familial, il accepte de se confier. Son air suspect me fait penser à un enfant inquiet qui me regarde étrangement, parfois avec insistance, comme s'il voulait lire dans mes pensées, comme s'il cherchait à me jauger. Pourtant, une fois lancé, il se livre facilement d'un seul jet, à la manière de quelqu'un qui attend de pouvoir enfin se libérer d'un poids trop lourd à porter seul. Dès mon invitation à parler de son expérience auprès de sa femme qui accouche, cet homme m'apporte son conflit exprimé sans ambages :

« J'occupais », dit-il, « une place tout à fait secondaire dans le déroulement de l'accouchement de ma femme... c'est bien d'être avec la mère mais on s'attend à jouer un rôle secondaire ».

Ces propos, pleins d'amertume, contiennent une charge revendicative qui m'entraîne du côté de la rivalité œdipienne. J'imagine alors Daniel jaloux des médecins perçus comme les rivaux qui l'empêchent d'occuper une place sexuelle auprès de sa femme. Je ne tarde pas cependant à changer de registre lorsqu'il précise sa pensée :

« Si les hommes avaient les enfants, les femmes joueraient le second rôle. Moi, j'aimerais que ma femme ait le premier enfant et moi le second, alterner, une fois elle, une fois moi. Ce serait bon, je pourrais savoir exactement ce que c'est l'accouchement, tout comprendre, le vivre pour pouvoir l'apprécier. Maintenant c'est comme regarder un sport sans jouer, on ne sent pas à cent pour cent. Même les hommes médecins, malgré leurs connaissances, ne savent pas ce que c'est l'accouchement ».

Ce qui me frappe, c'est surtout son insistance à vouloir occuper la place de sa femme, vivre lui-même l'accouchement pour y découvrir, du dedans, les moindres mystères. Ce vif désir de la jouissance féminine ressentie de façon imaginaire par cet homme dans son propre corps, ce vœu d'une possible interchangeabilité des sexes et des rôles, renvoient en écho à la « folle » interprétation de Winnicott à son patient : « Je suis en train d'écouter une fille », dit-il à l'analysant, « Je sais parfaitement que vous êtes un homme, mais... c'est à une fille que je parle. Je dis à cette fille : "Vous parlez de l'envie du pénis". » (Winnicott, 1973, 302).

Daniel aurait bien pu être ce patient. A l'entendre exprimer, en dépit de son appartenance mâle, son ardent désir d'un utérus, d'un vagin, d'un enfant à mettre au monde, d'une place sexuelle réversible, l'hypothèse vient à l'esprit que la mère, autrefois désireuse d'une fille, a bien pu, en partie, investir comme telle ce fils préféré. Elle aurait alors surinvesti la part féminine de son garçon, lui-même aujourd'hui vivement identifié à la féminité de sa mère, au féminin maternel. Du reste, ce virulent fantasme de viol, évoqué plus tôt, semble sous-tendu par une homosexualité découlant de sa très forte identification féminine qui donne à voir, par déplacement sur la fille, la propre peur de Daniel de se faire pénétrer par un homme. Cette voie vers laquelle m'entraîne le discours de cet homme demeure une énigme que peut-être un long travail analytique permettrait d'élucider.

Daniel ne veut pas être une femme à la place d'un homme, il souhaite l'alternance des privilèges, pour avoir toutes les possibilités pour lui-même, afin de jouir des deux sexes, en dépit de tout savoir réel. Loin de « sentir avec » et vivre fantasmatiquement l'événement, il reste prisonnier de son désir d'avoir (avoir l'autre sexe) pour être (être à la fois lui et l'autre), figé, incapable d'aller au-delà de l'être et de l'avoir pour penser, fantasmer, sublimer, afin de partager avec sa compagne cette singulière expérience de la femme, autrement inaccessible à l'homme. Ce vœu de détenir les capacités et privilèges de son épouse domine, sur-le-champ, sa disposition mentale à partager le vécu de l'autre sexe. Daniel aspire à une « ambisexualité réalisée » pour reprendre l'expression de David (1973), ce qui

entrave l'harmonisation de sa sexualité spécifique avec sa bisexualité psychique dont la source d'énergie est ainsi sapée. Or, pour David, c'est au contraire « à travers la prise de conscience et l'intégration de l'homosexualité latente, de la féminité ou de la masculinité inapparente et plus ou moins efficacement refoulée, grâce aussi à la réconciliation des identifications conflictuelles, que le rétablissement de la fonction bisexuelle est libérateur d'énergie, facteur irremplaçable d'innovations quant aux modalités relationnelles... » (David, 1973, 242).

Daniel, loin de l'intégration harmonieuse du féminin et du masculin en dedans de lui, se heurte toutefois à ses limites en constatant l'inadmissibilité de son désir : « Je pense que c'est impossible pour les hommes ». Certes, son identité sexuelle nucléaire est acquise, mais cela ne le protège pas du vacillement de son identité de genre. Face à ce constat d'incommutabilité des sexes et d'inessibilité des attributs, une tentative de faire le deuil de la complétude bisexuelle semble, pour Daniel, poindre à l'horizon. Elle s'accompagne néanmoins d'une charge envieuse qui prend l'allure d'une survalorisation de l'autre sexe tout-puissant et créateur, au détriment du sien :

« Vous les femmes, vous êtes à mes yeux plus importantes maintenant, vous valez plus que les hommes car vous avez tous les pouvoirs, c'est vous le sexe fort car vous pouvez créer et pas nous ».

Son regard rivé sur mon corps paraît interroger ma propre capacité à mettre au monde, témoin de mon pouvoir, ce que confirme son insistant besoin d'information sur l'existence de ma progéniture, demande réitérée fréquemment. Propulser à l'extérieur cette petite masse de chair si bien fixée dans l'utérus est considéré comme « une manifestation de puissance plus grande que le processus de l'érection » (Boehm, 1973, 288). Renoncer à posséder ce ventre fertile et ce couloir maternel par où passe l'enfant, accepter ses limites face aux potentialités appartenant uniquement à la femme entraînent, chez Daniel, un sentiment de perte, de tristesse et de dépossession, puisque les capacités et attributs désirés doivent être abandonnés comme possibles pour lui-même. Face à cet ébranlement dont Daniel me fait part, je demeure fort sensible mais je ne peux que lui prêter une oreille complaisante et très attentive. Je sens bien à ce moment-là, comme à d'autres, que mon silence est primordial en tant que lieu où Daniel vient déposer pour se soulager, une parole chargée d'une souffrance indicible, inaccessible à l'entourage. Cet homme saisit l'occasion de m'exprimer, en toute liberté, son vécu de nouveau père avec ce qu'il comporte d'angoisse, de tristesse, de regrets, de frustrations, de colère. Son désarroi est grand et il cherche un coupable.

À qui la faute?

Daniel, qui ne fait pas le lien entre ses désirs et l'impression de distance par rapport à sa femme, rend l'entourage médical responsable de son incapacité à vivre

pleinement avec sa conjointe cette expérience. Il gardera la conviction que le personnel aura troublé son intimité avec sa femme, l'empêchant à la fois d'être proche d'elle et de participer à l'événement. Du reste, il souhaite, pour plus d'intimité, une prochaine naissance à la maison, uniquement sous le regard avisé de sages-femmes. Par cette dénégation de la réalité interne, le poussant à rendre les autres responsables de son désintérêt pour son épouse, Daniel tente probablement de déposer à l'extérieur sa propre conflictualité, en niant que ce détachement puisse lui appartenir. En même temps, la vue de l'accouchement le plonge dans une terrible angoisse et à ce moment-là, il relate son ardent besoin de sa mère pour le sortir de ce désespoir qu'il ne parvient pas à qualifier :

« J'aurais aimé que ma mère soit là », nous pensons aux sages-femmes déjà évoquées, « j'aurais eu moins peur en dedans, moins peur de l'inconnu, de ce que je vivais; ma mère m'a beaucoup manqué. Rien, ni personne n'est plus important que ma mère de plus en plus importante pour moi, elle monte dans la pyramide, c'est elle qui devait être avec moi, elle m'aurait tellement soulagé; quand t'es anxieux, seule ta mère te calme, elle te protège ».

L'événement semble précipiter Daniel vers une régression à la recherche de l'union primaire, symbiotique, avec la mère, ce qui rappelle que : « Le noyau de l'identité de genre... transporte toujours avec lui le besoin pressant de régresser à l'état originel d'union avec la mère » (Stoller, 1973, 151). Ce mouvement qu'initie la relation avec le premier objet d'amour, cette expérience de profonde harmonie, « empreinte de félicité », demeure constamment, « active au cœur de l'identité et sera, la vie durant, comme un foyer aimanté qui pourra attirer l'individu vers une régression à cette union primitive » (Stoller, 1973, 151). Le discours de Daniel livrant son vécu illustre bien, comme pour la confirmer, l'existence de cette « menace latente dans la masculinité ».

Filiation, bisexualité, masculinité

Dans la perspective de Stoller (1973), il est plus difficile pour les hommes d'assumer leur identité nucléaire puis de genre, du fait qu'ils ont « dès le début de leur vie, une relation très intime avec quelqu'un du sexe opposé, et qu'ils doivent surmonter... une trop grande fusion avec la mère » (Stoller, 1973, 153). A cette période de l'existence, c'est parce que « la structure du moi est encore si fragile et qu'ils sont si perméables » (Stoller, 1973, 153). Stoller estime que cette « première bisexualité » risque, au début, de fragiliser le petit garçon, le laissant avec une identité moins assurée, ce qui pourrait même au moment de l'œdipe le prédisposer davantage au « développement d'une perversion » dont la clinique, dit-il, témoigne d'une plus grande fréquence chez les hommes que chez les femmes.

Daniel n'en est pas là, mais au-delà des prérogatives féminines désirées, se profile l'intolérable pour lui, une difficulté majeure à vivre et supporter la séparation d'avec sa mère.

Il est aisé de penser avec Stoller, qu'une relation fusionnelle mère-fils prolongée au-delà des limites raisonnables fait planer, surtout sur l'enfant mâle, un danger sur l'établissement de son identité. Aussi, dans cette veine, la question se pose de savoir ce qui reste, chez Daniel, de la relation mère-fils. Qu'est-ce ce qui, à son insu, a infiltré ses échanges affectifs et favorisé aujourd'hui, l'ébranlement de son identité masculine? En réponse à ce questionnement, me vient à l'esprit cette phrase qui me paraît si juste : « La transmission déborde le contrôle volontaire... les conflits s'emparent des premières loges » (Gauthier, 1993, 88). Gauthier cherche à expliquer la difficulté de Freud à porter sa propre féminité en acceptant que d'autres modifient son œuvre pour la transmettre, après avoir été transformés par elle. Il dénonce ainsi l'attitude du « géniteur » Freud qui entrave « le transfert » de la psychanalyse à d'autres, empêchant ce double mouvement de la filiation qui consiste à la fois à être modelé et à modeler la pensée ou l'œuvre avant de la transmettre. Ainsi se crée du différent, dans le débat ou la franche contestation, évitant que ne se reproduise du même, de l'identique, dans la plus pure soumission. Dans son élan, Gauthier note que les conflits, hors de toute volonté, transcendent la mort pour s'étendre à la progéniture. Hormis le contexte différent, je fais mienne cette réflexion et l'applique à Daniel que l'accouchement de sa femme plonge au cœur de la filiation à sa mère.

Dans la situation de cet homme, une activité souterraine des vicissitudes de la relation mère-fils œuvre à son insu. Tout à coup, à l'occasion de ce périlleux passage de « fils de » à « père de », les conflits, comme un volcan en éruption, éclatent et le travail en catimini de la transmission envahit le terrain de la filiation naissante. En dépit de tout contrôle, les failles des relations archaïques de Daniel occupent l'avant scène dans l'établissement de sa nouvelle identité, nécessairement tributaire de sa propre filiation à sa mère. La féminité de la mère tient chez le fils le haut du pavé. Pour Stoller, le garçon ne pourra développer l'identité de genre que s'il parvient à quitter la relation symbiotique à la mère, c'est-à-dire, s'il peut « se séparer sans problème de la féminité et de la femellité de sa mère » (Stoller, 1973, 151). Encore faut-il que la mère veuille de cette rupture et que le père, en jouant son rôle de tiers séparateur, accepte sa fonction « trinifiante », qui ouvre à la trinité. La crise identitaire de Daniel dévoile une fêlure dans l'élaboration de son identité masculine, son identification primaire au féminin maternel paraît prégnante en même temps que se dessine une identification défaillante à la masculinité génitale du père, ce qui inhibe l'affermissement de sa masculinité.

Après l'angoisse liée à l'accouchement de sa femme qui éveille ses désirs latents de grossesse et de mise au monde, Daniel n'a pas fini de confronter, en dedans de lui, le féminin et le maternel. Ils sont ravivés par le lait de la mère qui coule dans la bouche du bébé, ce qui alimente la souffrance de cet homme offrant à fleur de jour la fragilité de son identité masculine. Il est vrai que la dialectique entre le féminin et le maternel se joue aussi chez la femme qui ne devient pas auto-

matiquement mère en mettant au monde, même si ce geste favorise souvent chez la nouvelle mère l'éclosion à la fois du féminin, de la féminité et du maternel. D'après le Larousse, la féminité est « l'ensemble des caractères propres à la femme », « caractéristiques qui se retrouveront obligatoirement dans la mère, puisqu'on ne saurait séparer ces deux états que sont "femme" et "mère" » (Le Guen, 1993, 1745). Le féminin sexuel de la femme, différent du féminin qui passivise donc du maternel, sous-tend la présence de l'amante en la mère, c'est-à-dire sa capacité à recevoir avec jouissance le pénis du père, faute de quoi la femme dans la mère sera exclue. Or, c'est « la femme-en-la mère qui ferait de cette dernière une "bonne" mère », sinon, « la mère ne serait plus qu'une "mère-mère" dont l'enfant devrait combler... ce manque, en étant seulement, pour elle, un objet narcissique » (Le Guen, 1993, 1745). Dans le maternel, le féminin s'éveille alors que dans le féminin le maternel peut être absent. Mais cela, c'est une autre histoire faisant l'objet d'un nouveau propos qui formerait ombrage sur notre thème. A entendre Daniel parler de sa relation à sa mère l'idée d'une « mère-mère » effleure l'esprit. L'inconfort de Daniel est de ne pas pouvoir accéder à toutes les jouissances de la mère en dépit de son genre. Ce qui l'ébranle comme nouveau père semble en tout cas plonger ses racines dans une identification primaire à la féminité de la mère que ravive, à tout le moins, l'allaitement maternel du bébé.

Des seins qui font vivre

Si, en dépit de la présence du personnel, l'existence palpable du bébé laisse à Daniel l'impression soudaine d'une communion avec sa femme, l'allaitement du nourrisson ranime ses désirs des attributs féminins. Il supporte mal de voir sa fille s'abandonner dans un corps à corps avec la mère, une sorte d'intimité ultime qui le bouleverse :

« J'aimerais cela qu'elle se moule sur moi comme sur sa mère, elles ont l'air d'être un... »

Cette symbiose mère-bébé que matérialise la bouche du bébé qui fait ventouse sur le sein, ce cordon ombilical émotionnel indispensable à la survie du nourrisson sorte de relais du placenta concrétisé par l'allaitement, rappellent à Daniel que le début de la vie extra-utérine prolonge l'existence *in utero* interrompue par l'accouchement (A.-Le Clair, 1996). Cet homme aurait voulu posséder, telle la mère, des seins engorgés d'où peut jaillir ce lait bienfaiteur, afin de se sentir, lui aussi, capable de maintenir la vie à défaut de pouvoir la donner. Là encore, il lui faudra faire face aux limites de son sexe. L'allaitement au sein qui vient confirmer la spécificité de chaque genre ébranle ce jeune père :

« Quand je la vois téter, j'ai un peu d'anxiété... j'aimerais être à la place de la mère, pouvoir ressentir ce que ma femme ressent

quand elle allaite, donner le besoin de moi directement à l'enfant. Je suis déçu de ne pas pouvoir donner le sein moi aussi. C'est quelque chose que je ressens, sans pouvoir contrôler la situation, c'est souffrant pour un homme ».

Ce qui est tellement douloureux, c'est le deuil de la complétude bisexuelle. Cet allaitement, vécu comme l'ultime consécration d'une toute-puissance et d'une fonction strictement féminine, laisse apparaître l'amertume ou le regret de ne pouvoir y accéder (Fast, 1984). Ce geste, dont il est définitivement exclu, demeure pour Daniel, un moment crucial qui lui dévoile le mystère qui habite uniquement le corps de femme, constat qui n'entraîne pas pour autant le renoncement à son ardent désir de détenir pour lui-même d'identiques privilèges. Cet homme pense même que dans ses bras, sa fille recherche son sein pour être nourrie par lui. Il croit aussi que le bébé préfère la mère et privilégie momentanément le contact avec elle, uniquement en raison de ses seins gorgés de lait :

« Des fois, je la prends, elle cherche mon sein, je la colle contre moi et comme il n'y a rien, elle se met à pleurer, c'est sa mère qu'elle veut parce que moi je n'ai pas de lait, mes seins sont vides, c'est dommage ».

Daniel encore une fois arrime tristement son regard sur moi, comme s'il cherchait à vérifier l'étendue de mon pouvoir de femme. J'étais tout à coup projetée curieusement au cœur de son conflit, dans un mouvement où je devenais l'objet de son envie. Il aurait voulu savoir si j'avais nourri au sein mes enfants dont il ignore même l'existence et, devant mon silence, affirme que toutes les femmes, y compris moi, ont du lait, ce qui l'oblige à s'incliner devant elles :

« Maintenant j'ai beaucoup plus de respect pour vous, les femmes, car vous avez tout, tout, tout ».

Ce « tout » englobe bien les attributs et spécificités féminines qu'il désire pour lui-même et auxquels il n'aura point accès, tout en cherchant à compenser le manque. Il se sent perdu et triste sans trop savoir ni comprendre pourquoi, se dit détaché et extérieur à ce qui entoure sa fille parce qu'elle ne dépend pas physiquement de lui. Mais, en attendant que la mère reprenne sous peu ses activités professionnelles, Daniel a cessé de travailler afin de prendre soin de son bébé.

« Je voudrais que ma fille grandisse vite et je vais devenir aussi important pour elle qui va avoir autant besoin de moi. Maintenant je me sens détaché car elle ne dépend pas physiquement de moi, comme de ma femme, ce qui me laisse extérieur au déroulement des choses autour du bébé ».

Derrière ce désir de voir grandir la petite, se cache aussi la double envie de cet homme. D'un côté, saute aux yeux l'évidente envie de Daniel d'arracher le bébé à la mère pour occuper la place de celle-ci, être ce corps auquel l'enfant se moule. De l'autre côté, se faufile l'envie plus subtile d'être ce bébé qui a tout et possède la mère en dépit de son sexe, position où Daniel se trouve exclu, paradis à jamais perdu. Lors de sa participation plus ou moins lointaine à la mise au monde et à l'allaitement du bébé, Daniel découvre de façon palpable, l'ampleur jusqu'ici pressentie de la fonction maternelle et toute la jouissance du bébé. Sa surdi-mutité face à la fonction paternelle, à la faveur d'une survalorisation de la maternité, pourrait être dictée par une vaine lutte intérieure en faveur d'une complétude bisexuelle alimentée par une identification à la mère. Pour l'instant, les bourgeons de la fonction paternelle s'étiolent chez Daniel avant même d'éclorre, phagocytés par ses désirs inaccessibles, inavouables, intolérables de maternité. Toutefois, s'il paterne sa fille, il compte aussi poursuivre bientôt des études supérieures à l'université, projet compensatoire pouvant mettre de l'avant sa propre créativité. Cette éventuelle sublimation laisse espérer que l'ébranlement majeur de Daniel au niveau de son identité masculine ne sera que transitoire. Il est aussi possible de voir dans ce rêve l'aspect organisateur de la bisexualité psychique que souligne David (1975) d'où découlera « l'enrichissement de la vie psychique » décrit par Clerk (1982). Du reste, Daniel dit bien que sa place privilégiée de père ne tardera pas à venir. Comme un jardinier qui surveille ses boutures, Daniel, en prenant soin de sa fille, attend de pouvoir jouir un jour de l'éclosion de sa rose à qui il consacre tout son temps.

Cette troublante expérience mettant à l'épreuve l'intégration bisexuelle, fait ressortir que dans le passage de l'homme-mari à l'homme-père, se trouve l'extrême fragilité du nouveau père. Il vit une situation d'équilibre particulièrement instable, où l'angoisse et la dépression le guettent, état d'autant plus vif que l'identité masculine est ébranlée et que sont mis à nu les désirs pour soi des particularités féminines. Si tout homme réalise la différence et l'unicité des sexes et dès lors son incomplétude bisexuelle, reconnaître les limites de chaque genre ne signifie pas accepter l'idée d'en être à jamais exclu. S'en convaincre n'équivaut pas à renoncer à ses fantaisies autour des fonctions féminines inaccessibles à jamais à l'homme. Aussi, la persistance du désir de posséder toutes les spécificités de tous les genres, peut témoigner d'un échec de l'élaboration de la différenciation et d'une fragilité dans l'établissement de la masculinité (Fast, 1984). Pour Green (1973) comme pour Godfrind (1997) et d'autres encore, assumer d'être homme ou femme c'est accepter de n'être pas les deux sexes à la fois, c'est en d'autres termes, faire le deuil de la complétude bisexuelle puisque le genre neutre n'existe pas et l'hermaphrodisme, de toute façon, est une anomalie.

Les tentatives d'abriter un fœtus dans l'intestin de l'homme, ultime effort de scientifiques en mal d'enfant, demeurent toujours un leurre. Pour Daniel, comme pour tout individu du genre masculin qui le souhaite, porter le bébé, le mettre au monde et le faire vivre uniquement du lait qui jaillit de ses seins, reste un désir

inaccessible dont la nature même est insoutenable, car jamais homme n'enfantera, pas plus que femme ne fécondera. De la sorte pourra être orchestrée, en dedans de soi, une harmonieuse symphonie du masculin et du féminin.

marie-claude a.-le clair

2212, st clare
ville mont royal
québec h3r 2p7

Notes

1. À propos de cette amitié, le texte de J. Bossé : « D'où viennent les psychanalystes, où vont-ils? » paru dans la revue *Trans*, 1993, 3, est assez éloquent.
2. Pour les besoins de notre propos, seul l'aspect relatif au développement du garçon retiendra notre attention.
3. Dans une problématique psychanalytique, ce matériel a été recueilli à partir d'entrevues semi-structurées pour une recherche portant sur la paternité au sein d'une population « non clinique ».
4. Dans son travail clinique, Colette Chiland met en relief la part de l'inconscient des parents telle que perçue par le client et relatée dans son discours. Cette perspective se dégage d'un ensemble d'écrits qui ne sont pas vraiment pertinents pour le sujet traité.
5. Tous les sujets de l'expérimentation ont été rencontrés à leur domicile. L'entrevue avec Daniel a duré trois heures et demie.

Références

- Argant-Le Clair, Marie Claude, 1996. Elle si désirée tête comme un chiot, *Filigrane*, 5, 126-148, Montréal.
- Boehm, Félix, 1973. Le complexe de féminité chez l'homme, *Nouvelle revue de psychanalyse*, 1973, 7, 277-300.
- Bokanowski, Thierry, 1993. Destins du féminin chez l'homme, *Revue française de psychanalyse*, LVII, spécial congrès, 1585-1597.
- Clerk, Gabrielle, 1982. *La bisexualité psychique*, texte inédit présenté à la Société psychanalytique de Montréal, mars 1982.
- David, Christian, 1973. Les belles différences, *Nouvelle revue de psychanalyse*, 7, 231-250.
- David, Christian, 1975. La bisexualité psychique. Élément d'une réévaluation, rapport du XXXV^e congrès des psychanalyses de langues romanes, *Revue française de psychanalyse*, 39, 5-6, 713-729.
- Fast, Irène, 1984. Gender Identity : A differentiation Model in Reppen J., *Advances in Psychoanalysis Theory Research, and Practice*, vol. 2, University of Michigan, New-Jersey.
- Freud, Sigmund, 1920. Au-delà du principe de plaisir, in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, 41-115.
- Freud, Sigmund, 1923. La disparition du complexe d'Œdipe, in *La vie sexuelle*, Paris, Presses universitaires de France, 6^{ième} ed, 1982, 117-132.

- Freud, Sigmund, 1924. Les aberrations sexuelles, in *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, Gallimard, 1962, 15-33.
- Freud, Sigmund, 1938. Théories des pulsions, in *Abrégé de psychanalyse*, Presses universitaires de France, Paris, 9^e éd., 1978, 7-11.
- Gauthier, Martin, 1993. Le professeur parle-t-il avec le bon dieu? *Trans*, 3, 85-98.
- Godfrind, Jacqueline, 1997. Bisexualité psychique : de la guerre à la paix des sexes, texte inédit à paraître dans Monographie de *La Revue française de Psychanalyse*.
- Green, André, 1973. Le genre neutre in Bisexualité et différences des sexes, *Nouvelle Revue de psychanalyse*, 7, 251-262.
- Green, André, 1975. La sexualisation et son économie, *Revue française de psychanalyse*, 39, 5-6, 905-918.
- Green, André, 1990. Passions et destins des passions sur les rapports entre folie et psychose, 1980, in *La folie privée*, Paris, Gallimard, 141-193.
- Kreisler, Léon, 1973. L'enfant et l'adolescent de sexe ambigu ou l'envers du mythe. *Nouvelle Revue de psychanalyse*, 7, 117-134.
- Le Guen, Annick, 1993. La mère-féminine, *Revue française de psychanalyse*, LVII, 1742-1752.
- Stoller, Robert, J., 1973. faits et hypothèses, Un examen du concept freudien de bisexualité, in Bisexualité et différences des sexes, *Nouvelle Revue de psychanalyse*, 7, 135-155.
- Winnicott, Donald, W., 1973. Clivage des éléments masculins et féminins chez l'homme et chez la femme, *Nouvelle Revue de psychanalyse*, 7, 301-314.